

# Cthulhu Wüdü

*« Vous souvenez-vous de ce que Darwin dit de la musique ? Il affirme que la faculté de produire et d'apprécier la musique existait parmi le genre humain bien avant l'apparition du langage. Peut-être exerce-t-elle sur nous une sorte d'influence subliminale ? Il y a dans nos âmes de vagues réminiscence de ces siècles obscurs durant lesquels nous nous trouvions encore dans l'enfance de l'humanité. »*

*Arthur Conan Doyle  
Sherlock Holmes ; Une étude en rouge*

*« On ne crée pas une musique, on la retrouve »*

*Klaus Blasquiz*

On a dit que Magma ne cachait ni cryptage, ni secret blasphématoire.

Cette illusion impardonnable ne fut pas l'opinion des seuls admirateurs du groupe, tant s'en faut ; ses plus féroces critiques et, trop longtemps, la plupart des musiciens eux-même, ont coupablement fermés leurs oreilles sur ce qui s'est réellement passé dans la nuit du 3 au 4 juin 1976 au studio d'enregistrement de Milan, Paris, France, Planète Terre.

J'aimerais pouvoir encore partager avec eux cette insouciance surdité et ne pas avoir sous les yeux la preuve insoutenable que ce que j'ai entendu ce soir là n'était pas l'effet abominable d'une monstrueuse hallucination due à l'ingestion, plus ou moins accidentelle, du plus terrifiant acide qu'un chimiste dément aurait pu inventer.

Malheureusement la bande magnétique désormais en ma possession, atteste de la réalité de mon expérience. Contrairement à ce qu'on m'a répété pendant plus de quarante ans, et dont j'ai essayé de me convaincre malgré les cauchemars, je ne suis pas fou !

Dorénavant plus personne ne pourra dire que le disque Üdü Wüdü est un album conçu par Chritian Vander, Jannick Top et quelques autres musiciens, sous des influences musicales commodément reconnaissables, et après une lente maturation.

Ou plutôt personne ne pourra dire qu'il n'est *que* cela .

Il me suffirait d'appuyer sur le bouton play de cet antique magnétophone pour enclencher la bande maudite et confirmer au monde que j'avais raison, mais ce serait par là même signer sa fin.

Aujourd'hui je peux rassembler les pièces du puzzle qui m'a amener à côtoyer les plus grands musiciens de notre époque et à les écouter produire par mégarde l'horreur qui menaça de submerger notre globe.

C'est au mois de février 1972 que remontent les premiers échos de cette dissonance cyclopéenne. Orphelin depuis mes trois ans je venais de voir ma tutelle s'achever en me laissant maître d'un

héritage familial colossal et de rentrer *in extremis* à l' université de Strasbourg après une année sabbatique passée à expérimenter les joies d' une liberté nouvellement acquise, dans une période où tout les espoirs semblaient possibles à notre génération.

D' une nature non-conformiste et porté par le besoin de m'élever au dessus d'un quotidien trop morne, j'avais choisis de m'inscrire en musicologie, dont les cours, dispensés par l'austère professeur Alexander Kühn, étaient réputés confiner à l'ésotérisme. C'était un vieillard à la tête hypertrophiée et aux cheveux mi-long en bataille, qu'on devinait avoir été autrefois grand et élancé, mais qu'un lourd et mystérieux fardeau avait voûté, et dont le regard vif, qu'il plongeait avec dureté sur ses élèves, devenait parfois rêveur lorsqu'il évoquait les principes mathématiques occultes sous-tendus par les travaux de Ligeti ou de Stockhausen.

Son enseignement, d' une érudition abyssale, ouvrait nos esprits à l'architecture cachée , non seulement de la musique moderne, mais du Cosmos tout entier et le Professeur Kühn trahissait derrière son austérité, une espiègle jubilation, lorsqu'il parvenait à nous hisser jusqu'à ces hauteurs. Quelquefois néanmoins, emporté par son sujet, il s'arrêtait soudain, comme s'il en avait trop dit et lançait des coups d'œil inquiets autour de lui en s'épongeant le front. Mes camarades et moi ne savions pas comment interpréter cette attitude étonnante et la mettions sur le compte d'une extravagante et passagère sénilité.

Ce musicien chevronné avait pour autre caractéristique d'être réglé comme un métronome. Jusqu'à ce matin de février où il ne se présenta pas à son cour. On nous informa qu'il était absent , sans autre précision , nous laissant à nos suppositions.

Mon ami Raymond me raconta alors qu'il avait croisé Kühn la veille au soir, dans une salle de concert où jouaient des groupes de rock psychédélique. Imaginant mal le vieux professeur dans ce genre de soirée et connaissant Raymond pour un garçon rêveur et toxicomane, je lui demandais des détails. Il ne su pas même me dire le lieu du concert ni le nom des groupes car, comme je m'en doutait, il avait absorbé un cocktail varié de substances hallucinogènes avant d'y mettre les pieds.

« Mais siii, me dit-il, je l'ai vu. Tu penses bien que ça m'a fait un choc de rencontrer ce connard. »

Raymond, dont la maîtrise de la théorie musicale n'avait d'égale que celle de son jeu cacophonique et arythmique, était la tête de turc du professeur Kühn. Sa présence à l'université m'est toujours restée un mystère.

« Et lui aussi, poursuivi-t-il, il tirait une tronche pas possible, mais je crois que c'était à cause de la musique. Faut dire que c'était des barges sur scène... je sais plus leur nom, des mecs habillés tout en noir, pas love du tout... et leur batteur poussait des cris comme t'en a jamais entendu, j'en ai encore les esgourdes qui saignent. »

Le Professeur avait parait-il quitté la salle dans un état de panique proche de la démence. Intrigué, je confiais à Raymond mon projet de rendre visite au vieil homme.

- « Rhôôô , fais gaffe ! C'est un tordu ! »

### Plage 1 : Les rêves d'un enfant

Un manteau neigeux enveloppait Strasbourg comme une coquille étincelante alors que je me dirigeais vers l'appartement de Kühn et des flocons tombant d'un ciel limpide tourbillonnaient en cabriolant par dessus les toitures médiévales de la cité comme s'ils cherchaient à retarder les effets de la gravité.

J'avais décidé de sécher les cours pour profiter de ce climat extraordinaire, les autres professeurs m'ennuyant mortellement.

Passant par le Pont du Corbeau, de sinistre mémoire un lieu de torture , je le trouvais ce jour là charmant. L'édifice surplombant l'Ill s'y reflétait avec une sérénité seulement troublée par les ondes du passage de cygnes harmonieux.

Je flânais un temps indéfini dans les ruelles dédaleuses et arrivais presque sans m'en apercevoir

devant l'immeuble où logeait mon professeur.

Poussant l'imposant porche d'entrée je me heurtais immédiatement à un escabeau sur lequel oscillait une vieille dame, chiffons dans une main et tournevis dans l'autre. « Wààs ??? » hurla-t-elle en descendant de son promontoire avec une agilité que ne laissait pas soupçonner son grand âge. C'est ainsi que je fis la connaissance de Marguerite Vogel, la logeuse de Kühn, une femme impressionnante aussi frêle qu'énergique. Après lui avoir expliqué l'objet ma visite elle me guida en maugréant en alsacien de furieux jurons contre son locataire, ce "rossbollefratz" de musicien qui effraie tout le voisinage avec son "haidaschpektàkel" de tout les diables.

Elle m'abandonna devant sa porte pour retourner à son ménage après m'avoir lancé un dernier regard d'une noire suspicion. Je frappais plusieurs fois sans obtenir de réponse.

Mu par une soudaine inspiration je m'essayais à taper contre sa porte une séquence rythmique codée demandant mon admission. Discrètement un pas traînant s'approcha et plusieurs coups furent donnés, auxquels je répondis, toujours par le même cryptage. Enfin on m'ouvrit et une odeur méphitique m'assailit, portée par la brume poisseuse et verdâtre qui cernait la silhouette avachie de ce qui n'était plus que la caricature blasphématoire de l'enseignant que j'avais connu.

Alexander Kühn, ou du moins ce qu'il en restait, braquait vers moi des yeux laiteux où toute trace d'intelligence avait disparue, seule une épouvante démentielle se lisait dans ce regard autrefois si pénétrant.

Je du lui rappeler patiemment qui il était et quel rapport j'entretenais avec lui avant qu'il ne se reprenne et me laisse entrer.

Son appartement baignait entièrement dans la vapeur malsaine qui m'avait agressée dès l'ouverture de la porte, et je m'y aventurais avec prudence. Peu à peu je parvins à distinguer le contour du mobilier ; un invraisemblable capharnaüm d'instruments de musiques étranges, aussi anciens qu'exotiques révélait qu'il avait autrefois voyagé jusqu'aux endroits les plus méconnus d'Orient et d'Afrique pour assouvir sa soif d'étrangetés sonores.

« Oui, bien sur... Arthur... Ne faites pas attention au désordre, mon travail m'a accaparé au point de me faire négliger mon logis, mais installez vous donc . » dit-il en me débarrassant un coin de canapé des flûtes néolithiques et des parchemins poussiéreux qui y traînaient.

Il resta debout, agité de tics nerveux et ne cessa , durant toute la durée de notre conversation , d'aller et venir de la porte aux fenêtres, traçant des sillons dans la fumée, pour y tendre l'oreille avec inquiétude.

Il me fallu du temps pour le rassurer et lui faire confier ses secrets. Je commençais par l'interroger sur la nature de ses travaux mais il resta vague , évoquant d' énigmatiques tribus du Kenya qu'il avait approché lors d'expéditions ethnomusicologique à la fin des années 40, et dont les cérémonies profanes et incantatoires, rythmées par le martèlement de tambourins primitifs et les cris étourdissants des sauvages, semblaient inexplicablement briser les lois fondamentales de l'acoustique.

Plus tard, ses recherches l'avaient menés derrière le rideau de fer, dans les montagnes des Carpates où il y découvrit de curieuses ressemblances entre les chants gutturaux d'un clan d'autochtone caché dans une étroite vallée et les sonorités contre-nature des indigènes d'Afrique.

Je le poussais à poursuivre, malgré ses réticences, jusqu'à ce qu'il me révèle avoir pu relier entre elles ces expériences singulières , par le plus grand hasard, dans un H.L.M de Nogent sur Marne, en janvier 1952 , alors qu'il gardait un gamin de trois ans, dont les parents, des amis à lui, s'étaient absentes.

Alexander Kühn, fatigué de ses périple autour du monde et son enquête au point mort, s'était installé en région parisienne où il avait commencé à enseigner. C'est là qu'il rencontra Maurice Vander, pianiste de jazz et futur collaborateur de Claude Nougaro, avec qui il se lia d'amitié.

Un soir le professeur accepta de rendre un service urgent à son collègue , qui devait donner un concert imprévu, en surveillant son fils adoptif, le petit Christian.

La famille Vander n'habitait pas dans le vieux Nogent, remarquable par son architecture Art nouveau, mais dans un imposant monolithe de béton , que Kühn , qui arrivait des quartiers

historiques, trouva désespérément gris et cubique, sinistrement fonctionnel.

Cette atmosphère déplaisante était renforcée par les bidons enflammés près desquels se réchauffaient des sans-bris en haillons, aux allures de corbeaux, dont la présence le troubla.

A destination, Maurice et son épouse le remercièrent pour sa gentillesse et lui présentèrent l'enfant, un calme marmot au boucles brunes.

Assis en tailleur dans sa chambre, celui-ci était silencieusement absorbé par la manipulation, d'une logique toute personnelle, des pions d'un jeu de l'oie qu'il abandonna négligemment pour tourner vers les adultes un regard distrait. Il ne présenta aucune curiosité envers le visiteur et semblait plongé dans une rêverie léthargique anormale pour son âge.

Après le départ de ses parents, il s'enferma dans le mutisme, aussi Kühn décida-t-il de se mettre au piano pour égayer un peu l'ambiance. Il commença par une transcription des trois mouvements de Pétrouchka de Stravinsky et vit l'intérêt du bambin s'éveiller soudain ; ouvrant grand la bouche au son des redoutables tritons, qui au moyen-âge désignaient la marque du diable, Christian exultait.

Le professeur improvisa ensuite dans un registre plus jazzy , empruntant des thèmes à la Nouvelle-Orléans et les répétant jusqu'à la transe, devant son public hypnotisé, aux étoiles plein les yeux.

La nuit tombant, il fallut bien envoyer se coucher le jeune Vander.

Avec des soupirs de dépit il se mit au lit et prononça son premier mot de la soirée ; « Hündin ! » puis il gratifia Kühn d'un large sourire et s'emmitoufla dans sa couverture.

Le vieil homme interrompit son récit saugrenu et se posta une fois de plus à la fenêtre pour regarder entre les persiennes. Je commençais sérieusement à mettre en doute son équilibre mental et ne voyait décidément pas où il voulait en venir.

« Hündin ? Cela ne ressemble à aucun langage de ma connaissance. Il devait simplement babiller, dis-je avec un sourire forcé.

« Oui, Hündin ! Reprit-il, je suis maintenant certain que c'est ce qu'il a prononcé. »

Son histoire prit ensuite une tournure si abracadabrante que je ne l'interrompis plus.

Une fois l'enfant endormi, Kühn s'est installé au salon et plongé dans un ouvrage d'Eliphas Levi puisé dans la bibliothèque. Il commençait à somnoler lorsqu'une vibration grondante secoua l'immeuble , se mua en un bourdonnement grave et traversa la pièce devant lui pour s'infiltrer dans la chambre du petit.

Il ne pu me décrire autrement cette perception fugitive ; il a vu une sorte d'onde sonore lui passer sous le nez. Mais ce qu'il découvrit ensuite est ,de son propre aveu, impossible à concevoir.

Dans son lit Christian rêvait.

Et ses rêves étaient des sons qui planaient avec grâce autour de lui , portés par un souffle mélodieux venu d'ailleurs. Le visage souriant mais les yeux révoltés , le garçon tendait les bras vers ce flot de pulsations surnaturelles.

Alors Alexander Kühn réalisa qu'ils n'étaient plus dans un H.L.M grisâtre de banlieue ; ils avaient basculés imperceptiblement sur un autre plan d'existence. L'immeuble monolithique oscillait sous la houle déflagrante de battements qui le refaçonnaient d'une géométrie improbable , réverbérant des ondes tonitruantes qui dévastaient les terres alentours à perte de vue et les changeait en flots mélodieux.

Partageant les rêves de l'enfant, le professeur survola ensuite de vastes contrées nuageuses , plongea au cœur de mers furieuses, s'incarna dans le corps épileptique de danseurs envoûtés et entendit à nouveau ces chants étranges, pratiqués par les indigènes indomptables des contrées les plus secrètes du monde, et qui bouleversaient les lois naturelles.

Des chœurs de sirènes s'élevèrent alors et les emportèrent par delà la voûte céleste, alors le professeur entendit son compagnon de voyage joindre sa voix au tumulte.

Son émerveillement se mêla d'effroi à cette écoute car un péril sourdait sous l' exaltation de ces chants si beaux et si vivants.

Tapie aux aguets dans les contre-temps, une entité malveillante observait le jeune chanteur à ses

dépend.

Et lorsqu'un homme-grenouille vint accoupler à l'ensemble le son gras de sa basse électrique , une terreur sans nom envahit Kühn.

L'être monstrueux dissimulé dans les repli de la musique avait acquit sa pleine puissance. Lorsqu'il remarqua l'intrus qui parasitait les rêves de son invocateur il entra dans une colère effroyablement destructrice.

Un long silence suivi.

J'hésitais à lui demander de poursuivre, en ayant suffisamment entendu pour regretter d'être venu. Il acheva rapidement son récit par son réveil à l'hôpital, et son bannissement par la famille Vander , dont il avait détruit l'appartement avant d'être retrouvé inconscient, certainement drogué, auprès d'un petit Christian, heureusement endormi sain et sauf.

Il ne l'avait plus revu jusqu'à la soirée d'hier, derrière une batterie, et en bonne voie de concrétiser l'abominable cauchemar qui rongea le professeur depuis vingt ans.

Depuis il craignait un péril imminent.

Plus tard, lorsque je racontais à mon ami Raymond ma visite, il su trouver les mots qui reflétaient ma nouvelle opinion sur un professeur autrefois tenu en si haute estime ;

« Meuhwôaaa ! La prochaine fois que tu le vois , oublies pas d' lui demander où ki se fournit, y'm'faut la même ! »

## Plage 2 : Glissement dans la Machine

Mais je ne devais plus jamais revoir Alexander Kühn.

Deux jours plus tard on retrouva son corps dévoré par les oiseaux, suspendu dans une cage, au bien nommé Pont du Corbeau.

Les Dernières Nouvelles d'Alsace du 19 février 1972 relate l'affaire ainsi :

### ***Macabre découverte sous le Pont du Corbeau***

***C'est avec épouvante que les Strasbourgeois ont aperçu ce matin un cadavre, suspendu dans une cage, se balançant sous le Pont du Corbeau.***

***Mr Dietrich, couvreur, se rendant à son travail, passait par le Quai Saint-Nicolas à 5h et quart et fut le premier témoin de cette atroce mise en scène. Il appela immédiatement les gendarmes, qui arrivèrent rapidement et maintinrent à distance la foule de badauds choqués qui s'attroupaient sur les lieux.***

***Un treuil en acier, relique médiévale dérobée la nuit même au musée historique servait à suspendre l'instrument du supplice. La victime s'est fait becqueter jusqu'à l'os par les corbeaux et fut difficile à identifier, il s'agirait d'un professeur de musicologie de l'université de Strasbourg, âgé de 57 ans , du nom d'Alexander Kühn, qui avait acquit une réputation d'excentrique à la suite de ses conférences sur l'occultisme dans la musique à travers les âges. L'enquête à été confiée à la section de recherche de la police.***

***Pour l'heure aucune hypothèse n'est avancée sur les motivations du meurtre ni sur les procédés mis en œuvres pour sa spectaculaire exposition.***

***Une autopsie du corps de la victime sera pratiquée aujourd'hui pour déterminer les causes de la mort. Nul doute que les conclusions des médecins légistes apporteront aux enquêteurs de précieux éléments.***

L'expertise détermina que Kühn était mort avant le festin des corbeaux mais ne décela aucune trace de violence ; il était, selon toute apparence, mort d'un arrêt cardiaque. Il n'y eu pas plus de résultats à propos du vol du treuil et de la cage du douzième siècle ni de leur installation furtive sur un pont du centre ville très fréquenté.

Le mystère s'épaissit encore par l'effraction de l'appartement du professeur, le surlendemain. Décidément intrigué, je retournais là-bas pour interroger sa logeuse, qui m'apprit qu'elle avait déjà déménagé la totalité du contenu du lieu entre le décès et le cambriolage.

« Fortami' ça arrive qu'à moi des histoires pareilles, heureusement ce "xylofonfrätz" de Kühn, Dieu ait son âme, m'a légué tout son foutoir par testament, sans doute pour me dédommager. J'ai tout amené hier chez le commissaire-priseur et y'aura une enchère la semaine prochaine, même si c'est que du mecht ça fera un peu d'sous, faut pas jeter. »

Reliant les deux crimes, je me promis de ne pas rater cette vente, qui attirerait certainement le meurtrier après son casse avorté.

Je fus conforté dans cette hypothèse lorsqu'un second vandalisme toucha l'université ; des traces visqueuses menaient jusqu'à sa salle de cour, dont la porte avait été fracassée, le bureau et un meuble à classeur éventrés, tout les tiroirs retournés. Une vague de terreur s'empara de tout les étudiants lorsqu'ils virent les marques des gigantesques griffes qui avaient profondément attaqué les boiseries et qu'on avait pas eu le temps de dissimuler avant la reprise des cours.

Les rumeurs les plus folles circulaient mais je m'efforçais de garder sang-froid et rationalité. Il n'y avait encore rien dans toute cette histoire qui ne se puisse expliquer par un coup monté, sans faire appel au paranormal.

Le samedi 21 décembre je me rendis à la vente aux enchères, à l'affût d'individus suspects ou d'objets convoitables. Ma visite chez le professeur ne m'avait donné qu'un maigre aperçu de sa collection ; dans la salle d'exposition s'entassait à présent une quantité invraisemblable d'instruments ; cors, trombones, tubas, de petites flûtes de toutes formes et de toutes époques, des violons et une contrebasse biscornue, des guiternes et des vihuelas hors d'âge, dignes de figurer dans un musée, mais aussi des percussions, une harpe, de quoi équiper tout un orchestre. Parmi les antiquités se mêlaient les créations personnelles d'Alexander Kühn ; des prototypes perfectionnés par ses soins d'électronium de Scott et de synthétiseurs modulaires. Un autre coin de la pièce était encombré de tables de mixage, de magnétophones et de dizaines de microphones de tout types ; des antiques micro à charbons aux plus récents microphones électrostatiques.

C'est à cet endroit que je vis un barbu aux longs cheveux bruns, avec des yeux de jeune romantique et un nez aquilin sur un visage avenant, tout de noir vêtu, qui s'extasiait devant ce stock. Il en avait déjà les bras chargés lorsque je l'accostais.

« Bonjour l'ami, vous trouvez votre bonheur à ce que je vois.

- Hamataï ! Cela veut dire Salut ! en kobayen, rit-il. Tiens, tu peux me donner un coup de main avec tout ça ? »

Il se débarrassa de son chargement sur moi sans la moindre gêne et continua sa prospection enthousiaste. Croulant sous le fardeau encombrant des enregistreurs et des micros que je m'étais candidement fais refourguer je me plaignis : « Non mais ça sert à rien, c'est une exposition pour une vente aux enchères, on ne peut rien acheter aujourd'hui et certainement pas se servir comme ça ! »

Mais je parlais dans le vide, il avait les yeux rivés sur un appareil mystérieux, probablement encore un enregistreur, pourtant je n'en avais jamais vu de pareil ; il était d'une forme oblongue qui aurait pu faire penser une coquille d'œuf, d'une couleur indéfinissable, et s'ouvrait comme une huître pour pouvoir y glisser la bande magnétique.

« Comme dans mon rêve... », murmura le chevelu.

Il s'en empara et se dirigea nonchalamment vers la sortie, lorsque la vieille Vogel lui bloqua le passage.

« Où est-ce que vous croyez aller comme ça vous deux ? » beugla-t-elle.

Elle fut rapidement rejointe par un surveillant patibulaire et par le commissaire-priseur, qui se mirent en travers du chemin. L'amateur d'électroacoustique paraissait surpris mais gardait le sourire. Cette situation embarrassante trouva un dénouement inattendu par l'apparition soudaine d'un individu grand et maigre, au visage de rapace d'un teint bistre, qui croassa à l'adresse du commissaire :

« Peut-être regarderez ceci vous devriez ! »

L'officier ministériel sursauta et fixa le nouveau venu, dont tout l'aspect provoquait un malaise profond et inexplicable. Puis ses yeux se posèrent sur les papiers que lui tendait l'angoissant personnage, s'arrondirent de surprise et finirent leur circuit pointé sur madame Vogel.

« Matème, pourriez-vous nous expliquer ce que signifie ? »

Le document listait les artefacts antiques dérobés au musée égyptologique de Turin, au cours d'un cambriolage au printemps 69, photographiés à l'appui. La majeure partie des instruments de musique énumérés dans l'avis de recherche trônaient dans la salle des ventes.

La logeuse provoqua un tel scandale à hurler ses démentis et sa bonne foi, que nous pûmes en profiter pour sortir discrètement, le voleur insouciant, et moi, son désormais complice.

Il me remercia vivement et m'apprit qu'il s'apprêtait à rejoindre la gare, surchargé par son butin, pour prendre un train jusqu'à Paris, afin de pouvoir chanter le soir même, avec son groupe, à la M.J.C de Sartrouville.

Je décidais de suivre mon instinct et ce jeune original, et lui proposais de l'amener en 4L, ce qu'il accepta avec joie. Bien que je l'aie, dès la première seconde, disculpé du meurtre de Kühn, je pressentais un lien nébuleux entre le crime et la présence de ce garçon dans la salle des ventes.

Il se nommait Claude Blasquiz, alias "Klaus", et chantait dans "Magma", un groupe formé en 1969 et déjà auteur de deux albums qu'il me décrivit comme l'antidote à la Pop-Music, au Rock commercial, à la banalité du quotidien et à la bêtise humaine, rien que cela.

Ils prétendaient, lui et ses amis, avoir créé un nouveau genre musical, qu'ils appelaient la "Zeuhl", ce qui me fit subrepticement ricaner ; j'étais informé par mes études musicologiques des expérimentations les plus avant-gardistes et je ne comptais pas m'en faire remonter par un beatnik. Nous parlâmes de composition et d'influences, de rythmique et d'harmonie, et de leur "langage" forgé de toute pièce ; le Kobayen.

Je lui demandais à quel point l'occulte prenait place dans leur musique, qui se parait des atours d'une sombre magie inédite.

« C'est du théâtre, me répondit-il, on provoque chez l'auditeur une réminiscence primitive et sauvage, par des symboles forts, comme notre griffe, nos légendes et nos "incantations", et on tente de réveiller les consciences par une approche spirituelle de la musique. Par contre, non, je ne pense pas qu'aucun d'entre nous prenne cette mythologie au sérieux... »

Il ajouta après une courte pause :

« Sauf peut-être Christian, notre batteur, c'est lui qui a fondé le groupe et donné naissance au Kobayen, qu'il a entendu en rêve. C'est marrant, non ? Tout ce qu'on peut trouver dans les rêves. Tiens, par exemple, ça va te paraître dingue... l'enregistreur qu'on a volé tout à l'heure, je l'ai vu dans mon sommeil, exactement identique, et pile là où je savais le trouver... »

Je suis revenu en coup de vent à Strasbourg exprès pour ça, c'était plus fort que moi, je n'ai même pas pensé que je pouvais faire autrement. Je dois te sembler complètement fou, termina-t-il avec un rire embarrassé. »

Je le rassurais, ce n'était pas l'anecdote la plus étrange que j'aie entendu ces jours là.

Je repensais brusquement à l'heureux dénouement de cette aventure et à l'être singulier et lugubre qui avait détourné l'attention des autorités. Il me semblait qu'il avait disparu immédiatement après avoir déclenché le scandale nous permettant la fuite.

Klaus ne l'avait jamais vu de sa vie et ressentait la même aversion inexplicable, tout en se réjouissant de son intervention bienvenue.

Je la trouvais, pour ma part, *trop* favorable.

Suivant la Nationale 303 nous approchions de Villiers sur Marne à vive allure, nos débats passionnés me faisant négliger le compteur kilométrique, lorsque mon sympathique compagnon de voyage me dit :

« Ce soir, après le concert, je te présenterai à Christian Vander, je suis sûr que vous aurez...

La 4L heurta violemment la rambarde de sécurité et partit en tête à queue.

Un énorme poids lourd nous évita miraculeusement avant que je ne redresse la voiture qui retrouva en zigzagant une trajectoire sécurisée.

Etait-ce ma surprise du nom déjà évoqué par Kühn, ou une fatalité extérieure qui nous avait envoyé dans le décor, tout s'est déroulé trop vite pour l'affirmer.

Quoiqu'il en soit je conduisis le reste du voyage dans un état de tension extrême, le nez collé au part-brise, m'imaginant les véhicules alentours comme un troupeau de bêtes hostiles, en transpirant de terreur.

Nous suivîmes le périphérique et entrâmes en région parisienne sous de noires nuées de volatiles, déjà près à se jeter sur nos corps déchiquetés par la tôle froissée, pour assouvir leurs appétits charognards.

Heureusement le sang-froid communicatif de Klaus finit par me rassurer, et je me persuadais qu'il ne pourrait rien arriver tant que je voyagerais avec lui.

C'est donc un peu calmé que je nous déposais devant la M.J.C de Sartrouville, où une foule se massait déjà.

### Plage 3 ; Concerts de combat

« Bon sang Klaus ! Mais où t'étais passé ? On t'as cherché toute la journée ! », l'accueillit un grand barbu potelé, habillé comme lui en noir avec une sorte de griffe rouge sur la poitrine.

Blasquiz prétextait une vague affaire urgente à son compatriote extra-terrestre et me le présenta comme "Faton", alias François Cahen, leur pianiste, qui le pressa de rejoindre les coulisses, car le public, majoritairement des loubards venus pour le groupe suivant, commençait à disjoncter.

Je m'en aperçus en pénétrant dans la salle survoltée, braillarde et éméchée.

La faune locale mêlait des blousons noirs à banane, des iroquois teintés, des skins, des baba-cool et quelques écervelés venus dans l'espoir d'écouter de la musique.

Les bières volaient, les coups pleuvaient et la scène vide provoquait l'hystérie.

Je me frayais un chemin jusqu'à la buvette et commandais un café, avec le maximum de discrétion possible.

Prudence insuffisante, puisqu'un ostrogoth hurla à la barwomen septuagénaire ;

« Une tempête sou'll'crâne pour mon pote, avec du café comme y demande ! »

La vieille gérante du bar de la M.J.C me lança un regard chagriné. Elle croulait sous les demandes et les menaces sous-entendues des jeunes et vicieux zonards et abdiqua à cette énième exigence insultante.

Le barbare me toisa tandis que la serveuse préparait une mixture infâme d'alcools indéfinissables.

« Alors mon pote, d'où k'tu sors , t'es venu me voir depuis la cambrousse ? »



Cet olibrius blond m'apprit être Seb Moite, le chanteur du groupe réclamé par le public, les "Arachnophilia", ce qu'une tarentule juché sur son épaule devait signaler.

Entouré de sa cour de groupies il pontifiait sur sa connaissance de "livres interdits", cités par un écrivain fantastique du début du vingtième siècle, qu'il s'était procuré, et qui faisaient désormais de lui un "Grand Initié".

Son occultisme de comptoir m'agaçait prodigieusement et je bouillais d'impatience que la musique y mette fin.

« Lovecraft, il a tout compris... il est allé là où personne est jamais allé, et moi aussi... j'ai vu ce qu'y a de l'autre côté...héhé, j'ai lu le Nécronomicon... mais vous, faut pas qu'vous y touchiez, c'est de la dynam... »

Un énorme coup de tonnerre jaillit de la scène et imposa le silence, avant que la horde hirsute de jeunes ne réalise qu'une batterie en était l'origine.

Le roulement s'assourdit doucement et un rythme binaire mais imposant, lourd comme la marche au combat d'une armée des morts, envahit la salle.

Magma était là !

Klaus le gentil barbu, métamorphosé par une possession d'outre-monde, scanda :

« Terrien ! Si je t'ai convoqué  
C'est parce que tu le mérite !  
Ma divine et au combien cérébrale conscience  
M'oblige  
A le faire !  
Tes actes perfides et grossiers m'ont fortement déplus  
Les sanctions qui te seront infligées dépasseront les limites  
De l'entendement humain  
Et inhumain  
Car tu as  
Dans ton incommensurable orgueil  
Et ton insondable ignorance  
Impunément osé  
Me défier  
Me provoquer  
Et déclencher dans toute son immensité  
Ma colère effroyablement destructrice  
Entraînant inexorablement ton châtement  
Race maudite !

Les temps forts de cette sentence apocalyptique tombaient aléatoirement sur ceux du rythme, provoquant un décalage inattendu, rajoutant une bizarrerie terrifiante à l'imprécation.

Le public, momentanément sonné, resta figé d'incompréhension tandis que suivirent des chants aux consonances slaves portés par des cuivres victorieux.

Mais peu à peu le choc initial fit place à un rejet méprisant, un abîme cyclopéen s'était ouvert entre la scène et le public, qui se braquait contre ces sonorités étrangères, inclassables et manifestement *pas destinées à danser !*

Les organisateurs s'étaient cru cohérent en rassemblant deux groupes provocateurs, ayant la réputation de rejeter le consensus Peace and love dominant.

Ils ne pouvaient pas faire erreur plus grossière.

Tandis que la tension montait parmi la foule je plongeais précautionneusement les lèvres dans mon breuvage, qui me surpris agréablement ; la serveuse m'avait concocté un heureux mélange, certes alcoolisé, mais loin de la mixture rédhibitoire à laquelle je m'attendais.

Une langueur enivrante se diffusa dans mon organisme alors que la musique s'adoucissait, Francis Moze, à la basse, délivrant un rythme tranquille sur lequel Tosca à la trompette, Teddy Lasry et Jeff Seffer aux saxophones superposèrent un jazz planant.

Puis leurs cuivres se firent agression et dissonance diabolique, rompant brutalement l'accalmie. Personne ne savait à quoi nous avions affaire, rien n'y avait préparé nos oreilles et c'est en vain que je me raccrochais à mes connaissances musicales, car les influences de Stravinski ou du jazzman Pharoah Sanders, si elles étaient indubitables, ne suffisaient pas à définir l'étrange impression d'accéder à un monde oublié, titanesque et inouï.

Mais l'incompréhension dédaigneuse de l'assistance, dans sa quasi-unanimité, couvrait une révolte imminente. Pour la foule, cette inexplicable combinaison de ce qui n'était ni musique classique, ni rock, ne se rattachant à aucune expérience connue, dépassait les limites du supportable.

Des blousons noirs jetèrent insultes, crachats et bouteilles, menaçant les musiciens de leurs crans d'arrêt et de leurs chaînes de mobylette.

Loin d'être impressionnés les instrumentistes surenchérirent d'énergie.

Je n'ai pas encore décrit leur fameux batteur, Christian Vander, qui terrorisait mon ancien professeur, dans sa psychose, par son jeu innommable et dévastateur ; la fureur de la horde ignare l'indifférait, tout son être tendu par le rythme qu'il engendrait, et sa stature de mage noir possédé semblait faire corps à sa batterie de combat. Son visage extasié, ceint d'une crinière brune et bouclée, effrayait par des tics de déments qui accrédiétaient la légende de sa schizophrénie ; l'homme Christian Vander se métamorphosait sous nos yeux en son double inhumain, son Mister Hyde rythmique : Zeben Strain De Geustah !

Son tempo, impeccable, se renouvelait par des différences internes inattendues, tout en restant solidement carré, évoquant un couloir monumental, fait d'une succession de sas construits sur un même modèle, mais meublés et décorés par les fantaisies distinctes d'espèces intelligentes variées, dont la multitude ramenaient l'humanité à une place dérisoire.

Juste avant que la meute de jeunes ne dégénère, un garçon essaya vainement de communiquer son enthousiasme en rabrouant son entourage ; lui adorait, et conseillait vivement aux loubards excités de "fermer leurs gueules".

Le prétentieux abrutit qui m'avait infligé mon cocktail et devait chanter en deuxième partie, lui répondit, en le menaçant d'un poing américain : « Ben kesqu'elle a la p'tite tapette ? Elle est pas contente ? J'vais lui refaire la tronche à la Picasso si elle aime l'art abstrait ! »

Au lieu de s'effrayer, l'adolescent s'illumina, comme s'il venait de faire une trouvaille fabuleuse. Quelques années plus tard, j'en eu la confirmation en le voyant interpréter le personnage de Didier l'Embrouille sur Canal+.

Mais sur le moment l'atmosphère n'était pas à la rigolade, le chanteur pseudo-initié aux savoirs occultes frappa, évitant de justesse, dans son ébriété, le visage du garçon.

La foule compacte empêchait celui-ci de fuir. Il dû trouver son salut en grim pant sur scène, suivi de près par son agresseur.

Une fois juché devant sa horde d'admirateurs, sous leurs ovations, le crétin oublia sa proie et se retourna contre les musiciens qui continuaient à jouer. Il se jeta sur sa guitare, qui l'attendait dans un coin du podium, et poussa Klaus pour s'emparer de son micro ;

« Marre de la musique de lopettes, vous voulez du vrai Rock-n Roll ? » hurla-t-il avant d'égainer "Smoke on the water", la langue pendante et l'expression appliquée, sa tarentule toujours perchée comme un perroquet sur son pirate de maître.

Ses musiciens montèrent à sa suite à l'abordage de la scène.

Face au déferlement d'acclamations déclenchées par leurs concurrents, et pour éviter un bain de sang, les kobaiens s'arrêtèrent de jouer.

Seul Christian, fou de colère, voulait se jeter dans un pugilat à un contre cent.

Ses amis le retinrent et Klaus l'entraîna vers une issue de secours. Je fis le tour de la scène et je les

rejoignis à l'extérieur.

Je quittais la salle tandis que Christian, en coup de vent, s'y ruait à nouveau ; il s'était libéré, repartait à l'attaque au cri de "WURDAAAAHHH !!!!" et me referma la porte sous le nez.

Abasourdit, coincé devant le passage à sens unique, Blasquiz et moi fîmes le tour du bâtiment pour se retrouver également bloqué à l'entrée principale, anormalement fermée.

Nous sommes parti à la recherche d'un accès, et Klaus, après avoir repéré une vitre entrouverte, me demanda de lui faire la courte échelle.

« Mais dépêche-toi, si on l'arrête pas ça va être un massacre.

-Ils sont trop nombreux, on ne va rien pouvoir faire, répondis-je, alors qu'il se juchait sur mes épaules

-Si on arrive pas trop tard, on pourra peut-être sauver quelques-uns de ces connards. »

Il parvint à s'agripper au rebord de la fenêtre.

« C'est bon, je les vois ! »

Christian tint le coup encore quelques minutes, frappant ses assaillants comme des cymbales, faisant pleuvoir les gnons en cadence, jusqu'à ce que Klaus éructe :

« Les lâches ! Ils l'ont frappés par derrière... il est sonné. ...mais c'est qu'ils vont le lyncher les malades ; ils l'attachent ...comme pour un sacrifice ! » me dit la voix blanche d'horreur de mon ami.

C'est alors que tonna un commandement qui fit trembler les murs :

« NON ! IL EST À MOÂÂÂ ! »

Un frisson épouvantable me secoua des pieds à la tête, mais lorsque je la relevait vers mon pesant acolyte, je m'aperçus que sa frayeur dépassait de loin la mienne :

« Qu'est-ce c'était ce truc ? » Lui murmurais-je.

Sur mes épaules, il tremblait comme une feuille en regardant par la vitre avec terreur.

« C'est lui... c'est le type de la salle des ventes. Il est... apparu... comme ça ,d'un coup.

Il est en train de sauver Christian, on dirait ... il a grandi depuis tout à l'heure, il mesure bien deux mètres vingt et il a en plus une espèce de turban sur la tête... il est immense ...et affreux, tu peux pas savoir ! ... le blond à l'araignée, il se prosterne devant, et les autres commencent à l'imiter. On dirait... on dirait que le blond a voulu lui plaire, mais que maintenant il meurt de trouille... il bouge plus, comme hypnotisé... il ouvre la bouche et... *Oh mon Dieu !* »

Un jet de vomi me frôla de peu.

« Mais c'est pas vrai Klaus ! Hurlais-je, descend de là !

- Attend ! Blurrrp', c'est ignooble, répondit-il en s'accrochant désespérément à la fenêtre.

*Il lui a fait bouffer sa mygale !* »

Des bruits de détonations étranges éclatèrent soudain et Klaus m'apprit que des hommes en costumes et lunettes noirs venaient de se frayer un passage jusqu'à la scène et de tirer sur le grand type inquiétant avec des petits pistolets argentés.

Il aggrava l'extravagance de son tableau en m'expliquant que ces sortes d'agents du F.B.I venaient de le faire exploser en une nuée de corbeaux.

Et un de plus, me suis-je dis, m'inquiétant d'être au cœur d'une épidémie hallucinogène.

Il poursuivit : « ...et maintenant ils appellent tous le monde à les regarder... y'en a un qui montre une bricole qu'il tient à la main... »

Un flash rouge, provenant de la vitre, éclaira son visage et il s'affaissa sur moi de tout son poids. Je le repoussais et m'aperçus qu'il dormait, les yeux ouverts fixés sur la voûte étoilée.

#### Plage 4 : Mythes et Légendes

Klaus restait perdu dans ses limbes hypnotiques malgré mes gifles et mes secousses. Il répondit enfin à mes sollicitations, en gardant un air hébété et je compris qu'il souffrait d'une amnésie totale de la dernière demi-heure, son dernier souvenir remontait au début du concert.

À ma demande il m'apporta des détails ; il s'était précipité pour rejoindre les autres, avait mit en marche le mystérieux enregistreur de Kühn et l'avait installé sur la scène avant de commencer à chanter, il se souvenait d'avoir entonné "Stöah", "Kobaïa" et "Sowiloi", mais la suite avait disparu dans un trou noir.

Nous retournâmes vers l'entrée de la M.J.C, Klaus se soutenant sur moi pour ne pas tomber, tout en fredonnant ingénument du kobaïen, et croisâmes les jeunes qui sortaient.

À ma grande surprise tout ces loubards, dépenaillés et ensanglantés, arboraient des sourires béats et des mines d'enfants sages au matin de Noël, sans plus rien de leur agressivité antérieure.

De la grande porte à nouveau ouverte le public ressortait avec la même expression de désorientation réjouie, qui contrastait anormalement avec la violence sanguinaire qu'ils manifestaient avant que nous ne quittions le concert.

Nous sommes rentré dans la salle qui achevait de se vider et avons trouvé le personnel de Magma rangeant son matériel. Tous présentaient des symptômes de la foudroyante et contagieuse amnésie et s'activaient machinalement, comme égaré dans un rêve agréable.

Tous, sauf Christian, marqué des stigmates d'une terrible bataille, qui rayonnait par sa maîtrise de lui au milieu de la torpeur générale,

Un échange de regard suffi à nous reconnaître comme les deux seuls épargnés par la perte de mémoire générale et ses yeux implacables et magnétiques m'imposèrent le secret.

Il sorti les musiciens de leur hébétude par ses cris furieux, en les enjoignant à mieux jouer le lendemain, puis récupéra ses dernières affaires, dont son boa, qu'il glissa dans son manteau long et se pressa de partir seul sans plus d'explication.

Francis Moze, le bassiste, réagit très mal à cette sortie incompréhensible ; le concert s'était pourtant bien passé et le public avait adoré, Christian exigeait le don total des musiciens et trouvait encore à se plaindre.

Je ne cherchais pas à raviver leurs mémoires, acceptant l'ordre tacite de garder confidentiels les derniers événements.

Je me renseignais plutôt sur le magnétophone, qui, aux dires de Klaus, enregistrerait depuis le début du concert. Il me dit que le troublant envoûtement, qui lui avait rendu l'objet si indispensable, s'était volatilisé "comme une nuée de corbeaux", ce sont ses mots, et que je pouvais le prendre si je le souhaitais.

Par un revirement inattendu, lui n'éprouvait plus que répulsion pour l'objet mystérieux. Je le remerciais et récupérais l'engin démoniaque, sans me douter que ce geste allait briser les garde-fous de ma raison dans l'heure qui suivrait.

Je promis au groupe de revenir les voir jouer et leur souhaitais une bonne nuit, puis je parti à la recherche d'un hôtel avec l'appareil sous le bras.

Je louais une chambre à deux pas de là, commandais un souper léger et pris une douche avant de m'intéresser à l'enregistreur.

Il se présentait sous la forme d'un œuf de pierre à la couleur foncée indéfinissable et s'ouvrait comme un coquillage sur une bande magnétique fine et scintillante comme du cristal. Aucun bouton, aucune alimentation ; la chose ne ressemblait pas au produit d'une technologie

connue mais évoquait plutôt, par sa matière rocheuse et sa forme ovoïde, le fruit d'une civilisation incroyablement ancienne, aux connaissances scientifiques différentes et prodigieuses.

Klaus m'avait rapidement expliqué la manœuvre, qui lui avait été suggérée en rêve, pour lancer la bande ; un frôlement de la roche, du bout des doigts, en suivant un angle bizarre.

Lorsque je repense aujourd'hui à cette première écoute, qui bouleversa mes croyances les plus solides et m'entraîna dans une longue quête, dominée par l'irrationnel, je réalise que j'avais attendu toute ma vie cet instant sans le savoir et que mon âme aspirait depuis toujours à une révélation d'envergure cosmique.

Cependant le choc fut effroyable.

Ce ne furent pas les sons nouveaux qui s'étaient greffés à la musique de Magma - ces chœurs inhumains et cette flûte maigre venue d'un ailleurs indicible, qui *n'étaient pas là la première fois*, mais qu'on entendait distinctement sur l'enregistrement – qui ébranlèrent définitivement ma raison. Ces sonorités d'outre-monde n'étaient qu'un préambule, extraordinaire et terrifiant, à ce qui allait suivre.

Au travers de cette mémoire sonore je revécus le concert et son interruption brutale, j'entendis Blasquiz et Teddy Lasry chercher à convaincre Christian Vander de ne pas exciter la colère du public. La prise de son était d'une qualité irréelle qui me donnait l'impression de me trouver physiquement sur la scène envahie, au milieu de l'agitation.

Lorsque Vander se jetait dans la masse de ses ennemis je vivais l'expérience avec lui et frappais de toute ma fureur les silhouettes qui grouillaient. Je perçus son dépit tandis que le bruit d'une batte sur sa nuque le plongeait dans l'inconscience.

Les ombres sonores des loubards hurlèrent leur triomphe et se disputèrent sur la manière de supplicier l'homme à terre avant de s'accorder sur une crucifixion.

Je voyais les doubles des rares êtres sensibles protester vainement et se faire brutalement imposer le silence.

Mon sang se figea tandis que l'ordre impérieux jaillit du néant et me transperça comme un poignard :

« NON ! IL EST À MOI !!! »

Cette voix démoniaque, rendue d'une proximité corporelle par l'enregistrement, avait paralysé de terreur tout les auditeurs. Aucun mot ne permet d'exprimer la façon insidieuse et fétide dont elle s'insinuait à l'intérieur du cerveau en fourrageant le moindre récepteur sensoriel.

La paralysie se mua en vénération craintive lorsque l'arachnophile blond murmura d'une voix atone :

« ...vous êtes vrai ... tout était vrai ... vous êtes... le Pharaon Noir ! Le Chaos Rampant et le Messager ! ...NYARLATHOTEP ! »

Il se répandit en servilité visqueuse et se prosterna, entraînant à sa suite l'assemblée.

Cette vision impie m'apparaissait comme si je l'avais vécue. Le blondinet proposa mielleusement ses services et son adoration au démon, *que je vis* sourire.

La voix sépulcrale laissa tomber son verdict : « Qu'il en soit ainsi, y'hah ! S'uhn n'ghft hai ! » L'adorateur se rigidifia dans un bruit atroce de chair congelée mais parvint à émettre un gargouillement pathétique :

« é hi 'hahive ? He heu 'hlu 'houger ! Hé, 'hééé, 'huhifé'hia ! Où 'hu 'ha ? 'hahétte...ha har 'hlààà... ...'hhHOOOOOONNNN !!! »

Sa mygale venait docilement de se frayer un chemin dans sa gorge, sur l'ordre télépathique du dieu ténébreux, ainsi que Klaus l'avait vu.

Cette horreur lui expliqua qu'il serait désormais, selon son souhait, le serviteur des Grands Anciens.

« Arrête tes conneries Nyarly ! plus un geste ! À la moindre tentacule qui dépasse je t'atomise la tronche ! hurla quelqu'un, que j'identifiais comme l'un des hommes en noir du récit de Klaus.

-Gotha n'gha n'ghaï ? rit l'entité maléfique.

-Tuer la mort ? Non, on sait que ça t'arrangerait ! Mais on peut bannir ton p'tit cul dans un trou dimensionnel si paumé qu'y t' faudra plusieurs cycles d'éternité avant de retrouver l'espace-temps.

-Du calme, Agent K ! Gardez le bien en joue ! ... quand à vous, vous êtes en état d'arrestation sous l'inculpation d'entrée clandestine sur Terre, de conspiration contre ses habitants et de tentative d'ouverture de portails dimensionnels, strictement interdite tel que notifié dans les paragraphes... »

Des coups de feu l'interrompirent. Puis le tumulte de centaines d'ailes poisseuses se dispersa dans l'espace, alors que les cris de stupeur de l'assistance éclataient.

« Mesdames et messieurs, reprit l'homme, puis-je avoir votre attention ? Je suis l'Agent K et voici l'agent A, nous sommes certain que vous vous posez beaucoup de questions et nous allons y répondre dans un instant, mais j'aimerais tout d'abord que vous jetiez un coup d'œil à ceci... vous regardez bien ? »

Un "fuzzzzzz" jaillit.

« Bien, alors voilà ce qui s'est passé ; tout d'abord vous n'avez pas cherché à lyncher un mec, puisque vous détestez la violence... et vous n'avez pas vu une créature de deux mètres cinquante essayer de décapiter quelqu'un avec un tentacule lui sortant du visage avant qu'elle ne se transforme en nuée de corbeaux quand on lui a tiré dessus. En fait vous avez tous passé un suuuper moment ce soir, le concert était fabuleux et vous allez rentrer chez vous vite fais et gais comme des pinsons. Merci de votre attention et bonne fin de soirée. »

La bande continua sur un dialogue murmuré.

« Merci K, pour un peu, il m'arrachait la tête. Bon boulot.

-Tu me revaudras ça, maintenant au tour de Zebehn Straïn ! Je vais lui faire passer le goût de la musique.

-Hors de question, les ordres sont stricts ; nous ne devons pas intervenir dans son processus créatif.

-Tu plaisantes, t'as pas vu ce qu'y s'est passé ? Il avait carrément Nyarlathotep aux basques ! Ce mec c'est un danger intersidéral, un aimant pour les Grands Anciens ! Continuer à le laisser jouer c'est une invitation sur faire-part pour Ceux-de-l'extérieur, autant lui filer tout de suite les Partitions Pnakotiques ! Allez, laisse moi le flashouiller et dans une minute il aura changé sa vocation pour la musique des Sphères par celle du macramé ! »

« Nous devons courir le risque. C'est plus... *politique* que tu ne l'imagines. Nous immiscer dans sa tête transgresserait les accords diplomatiques que nous avons avec son père. Ce serait la guerre assurée.

-Mais son père, c'est pas un pianiste ?

-Non, je te parle de *son autre père*...

-Tu veux dire... ?? ? ...oh meeerde ! »

Je m'allongeais sur le lit, pris de vertige.

Tout ce que m'avait raconté Klaus était vrai et je commençais même à accorder aux récits insensés du professeur Kühn de troublants rapprochements avec l'impression extraordinaire qu'avait produit sur moi certains sons de l'enregistrement, qui n'auraient jamais du exister et encore moins être entendu par une oreille humaine.

L'effroyable voix du démon n'avait pu être contrefaite par un arrangement électronique, sa puissance sourdait trop fantastiquement jusqu'à mes entrailles pour n'être qu'une fabrication artificielle. Ce n'était pas en ma qualité de musicologue que je me permettais d'affirmer l'impossibilité physique de ces sons, leur totale contradiction avec les lois naturelles, c'était en moi le représentant de mon espèce qui s'indignait de l'existence de ce paradoxe impie.

Je me repassais la bande plusieurs fois cette nuit là, subissant infailliblement un trouble profond à chaque vibration anormale, un traumatisme métaphysique submergeant peu à peu mon esprit pragmatique. Je comprenais progressivement que les chœurs fantômes et l'affreuse flûte maigre *avaient engendré* la voix du démon et permis sa matérialisation.

Des conclusions aussi folles, reposant uniquement sur des sensations subjectives, invérifiables,

entraient en telle contradiction avec mon caractère que celui-ci lutta longtemps encore contre l'horrible vérité.

Mais ma raison finit par abdiquer, car à la forme, déjà insupportable d'étrangeté, s'ajoutait le fond de cet abominable enregistrement ; tout particulièrement l'évocation des mythiques et terribles Partitions Pnakotiques, à propos desquelles circulaient dans certains cercles ésotériques des légendes démentielles dont j'avais pris connaissance mais auxquelles je n'avais pas accordé foi à l'époque.

La tradition rapportait qu'à l'aube des temps, longtemps avant l'âge des hommes, fut gravé pour l'éternité une transcription du Chant des étoiles. Nul n'osait évoquer sans frémir les entités antédiluviennes à l'origine de ce travail, et encore moins les forces cosmiques qui les avaient inspiré.

Car ce qui était incrusté sur ces tablettes, faites d'une matière minérale sans équivalent dans l'histoire géologique de la Terre, c'était la transposition, dans des symboles hermétiques et interdits, inaccessibles à la conscience miséricordieusement étroite de l'humanité, de l'harmonique créatrice universelle qui modela dans le chaos les gaz primordiaux et structura les particules subatomiques.

Il va sans dire que les notions modernes de gammes, de hauteurs de note et de rythmique n'étaient d'aucune aide pour interpréter cette musique sans âge.

### Plage 5 ; Diluvia Antéria

La crise irrémédiable de cette nuit fatale me détourna paradoxalement de mes études musicales pour m'engager dans celles, multiples, des théories sur l'origine et la formation de l'univers. Je m'enquêrais des travaux les plus divers d'astrophysique, d'archéogéologie et de chimie, dévorant les ouvrages estimés par la communauté scientifique comme les plus douteuses conjectures avec la même avidité, croisant le sérieux méthodique et l'occultisme cosmogonique le plus délirant.

Plusieurs mois passèrent ainsi à me fatiguer les yeux dans les bibliothèques de la capitale, avec pour toute société les quelques spécialistes auprès desquels je glanais mes informations.

Je poursuivais également une correspondance avec Klaus Basquiz, qui m'informait de l'évolution du groupe ; leur bassiste, notamment, avait été remplacé par un certain Jannick Top. Ce brillant violoncelliste et mathématicien, qui avait adapté son jeu à la basse électrique, en l'accordant de quinte en quinte comme un violoncelle, mais un octave plus bas, produisait un son lourd et inédit qui séduisit immédiatement Christian Vander.

Je prenais note de ces renseignements, en apparence sans rapport aucun avec mes recherches, car le groupe, j'en étais certain, constituait le noyau autour duquel gravitait tout le mystère.

De lettre en lettre, Klaus m'apportait plus de détails sur ce bassiste surdoué, qui insufflait à Magma une énergie nouvelle. Originaire du port de Marseille, ce curieux personnage aux yeux globuleux en avait parait-il gardé une persistante odeur de poisson. Mon correspondant me vantait son érudition et sa manière d'aborder la musique comme une science mathématique aux résonances occultes et exprimait sa hâte de nous présenter.

Cette rencontre n'eut pas lieu dans l'immédiat car d'importantes révélations me parvinrent du volcanologue Maurice Krafft, à qui j'avais confié l'enregistreur pour analyse.

Comme je m'en doutais la roche sombre qui le constituait était d'origine volcanique, d'une extrême rareté et présentait un casse tête géologique insoluble.

La couche de craton paléarchéenne était incompréhensiblement strié d'un trachy-basalte typique des volcans sud-italiens, spécialement de l'Etna, ce qui composait un assemblage géographiquement

inconcevable ; le craton se trouvant sur de nombreux continents mais en aucun cas dans cette région du monde.

Les spécialistes restaient frileux dans leur datation de l'objet, car les gravures d'étranges formes géométriques qu'on distinguait à sa surface avaient subi la même érosion que cette roche vieille de 2,5 milliards d'années. La plupart concluaient à un ingénieux canular.

Krafft me donna rendez-vous à Turin, d'où nous descendrions jusqu'en Sicile, dans l'espoir d'y récolter quelques indices.

Quelques temps plus tard, début juillet 1973, je me retrouvais donc à l'attendre sur le balcon du Mole Antonelliana, qui dominait la capitale piémontaise de ces 167 mètres, m'offrant une vue spectaculaire sur ses larges avenues et ses rues militairement géométriques, entourées de constructions de style baroque, aux briques apparentes et aux courbes vertigineuses, qui contrastaient avec la sobriété fonctionnelle du plan de la ville.

Le vulcanologue m'avait réexpédié l'étrange magnétophone en me conseillant d'aller rapidement visiter le Musée Egyptologique de Turin, où certains artefacts exposés devaient susciter ma curiosité par leurs parentés avec cette machine mystérieuse. Dans sa lettre suivante il me pressait d'emmener l'enregistreur avec moi mais ne parlait plus du Musée.

Accoudé au garde-fou surplombant la ville je vis un drôle de petit bonhomme chauve et grassouillet, aux yeux globuleux, venir à ma rencontre, me tendre une main moite et se présenter sous le nom d' Ismaële Marsh ; il m'apprit que Mr Krafft s'excusait de n'avoir pas pu se libérer pour notre rendez-vous, qu'il devrait être disponible le lendemain et qu'en attendant, lui, son collègue se tenait à ma disposition pour répondre à toutes mes questions et me servir de guide.

Légèrement troublé par l'aspect ichtyen et les manières mielleuses de l'individu je ne pouvais cependant pas refuser ses services. Je lui demandais de m'emmener voir la fameuse exposition égyptienne dont Krafft m'avait parlé mais, pour d'obscures raisons, il essaya de me détourner de mon projet en minimisant et tournant en dérision les affirmations de son collègue, se montrant en revanche insistant pour que je lui présente l'objet en ma possession.

Me souvenant qu'une grande partie de la collection du Professeur Kühn provenait d'un vol dans ce même musée, je maintins ma demande, à laquelle il finit par consentir à regret, et refusais, mu par une défiance instinctive, de lui dévoiler l'œuf enregistreur.

Une fois à l'intérieur du Museo Egysio, le plus grand musée égyptologique après celui du Caire, je compris que mon guide cherchait à contrarier ma visite en la détournant de son but. Il me suffit pour trouver le bon chemin de suivre la direction contraire à chacune de ses propositions. Bien sur il finit par comprendre mon jeu à mesure que nous nous rapprochions, et par m'indiquer la bonne voie, mais son malaise était si visible que je me mis à obéir à ses conseils et que nous parvînmes finalement, à son grand désarroi, dans la salle consacrée au Pharaon méconnu Ēmēhtēht-Rê.

Plus dérangeant qu'Akhenaton et plus scandaleux qu'Hatshepsout, Ēmēhtēht-Rê fut renié dès sa mort par la castes des prêtres, qui détruisirent jusqu'à la dernière statuette le représentant et effacèrent son nom de chaque mur avec une rage fanatique.

C'est seulement par les gravures tout à fait uniques, mises au jour dans les cendres du Santorin, à la fin des années 40, qu'on peut aujourd'hui se faire une petite idée du règne de ce monarque.

Ces tablettes gravées qui racontaient, dans un grec primitif, les actes et les croyances séditieuses d'un pharaon ignoré, restaient douteuses pour la majorité des archéologues.

Les réformes religieuses qu'avait voulu instaurer Ēmēhtēht-Rê expliquaient l'énergie qu'avaient mis ses successeurs à anéantir son souvenir ; il n'avait fait rien de moins qu'imposer une nouvelle cosmogonie, sans rapport avec la tradition immémoriale de l'Égypte de l'Ancien Empire.

Le monarque avait en fait passé son règne à mettre en garde ses sujets contre des dieux souterrains malveillants, dont seule la musique pouvait triompher.

Les tablettes s'ornaient de représentations de ces démons chtoniens ; *la ciselure était en tout point identique à celle qui recouvrait l'enregistreur.*



Le soir, dans mon hôtel sur la Piazza Castello, je feuilletai négligemment un tas de revue française mit à ma disposition, tout en essayant de rassembler en un tout cohérent ces diverses énigmes qui n'en formaient qu'une ; le fait, notamment, que trois ans auparavant, l'énigmatique Christian Vander ait eu la révélation de fonder Magma après une nuit "magique" passée à flâner dans Turin, avait-il un lien avec le cambriolage du musée à la même période ? Kühn, qui avait le larcin en sa possession, mentait-il lorsqu'il affirmait n'avoir revu Vander qu'en 72 ? ...et surtout quels étaient cette créature d'outre-monde nommé Nyarlathotep et ces hommes en noirs capables d'effacer les mémoires ?

Soudain mon regard tomba sur un article, dans Rock et Folk, illustré d'une photo de la nouvelle formation du groupe Magma ; et *mon détestable guide posait auprès de Vander !*

La légende m'apprit qu'il s'agissait en réalité du bassiste Jannick Top et non du soi-disant volcanologue qui s'était présenté à moi sous le nom d'Ismaële Marsh, et à y bien regarder, Top n'inspirait pas une répulsion aussi vive que celle de mon guide, bien qu'un air de familiarité les rapproche.

L'article, élogieux dans l'ensemble, annonçait des concerts à New-York. Je me promis de recontacter Klaus dès son retour en Europe afin qu'il me donne des nouvelles.

Mais ce n'est que bien des années plus tard que j'appris le déroulement de leurs tournée américaine et comment Jannick Top, après une escapade solitaire de 400 kilomètres jusqu'au village portuaire d'Innsmouth, avait été interrogé par des hommes en costumes et lunettes noirs.

Si je l'avais su, peut-être me serais-je enfui loin de l'ignoble gnome qui lui ressemblait comme un frère, plutôt que de prendre la route avec lui, dès le lendemain, en direction de l'Etna.

### Plage 6 : Au Chœur du monde

Un sentier sinueux frayé dans la roche gangrénée descendait par paliers dans la caldeira du flan oriental du volcan sicilien.

De gigantesques colonnes de vapeurs s'élevaient en tourbillonnant jusqu'aux plafonds de nuages rougis par les flammes du chaudron.

Partout autour de nous retentissaient les grondements et les sifflements du magma qui se solidifiait, des hurlements des gaz jaillissants de milliers de bouches cachées et des vibrations vociférantes de la matière torturée, se contractant et se dilatant dans la chaleur infernale.

Teintée d'orange par le brasier, l'inquiétante silhouette d'avorton d'Ismaële Marsh guidait mes pas dans la fournaise.

Je n'avais pu me débarrasser de lui ni à Turin, où il avait justifié le désistement de Maurice Krafft par de soudains ennuis de santé, ni au cours de notre traversée de l'Italie, l'affreux bonhomme s'accrochant à moi comme une sangsue. J'ai cru m'en délivrer lors de notre passage dans un petit village sans nom, perdu dans une faille étroite de la montagne, car il refusait d'y entrer, mais il me rejoignit à la sortie.

Ce village, si l'on peut appeler ainsi cet entassement de cahutes primitives, était peuplé d'hommes à moitié fou qui murmuraient des choses incroyables à propos de rythmes diaboliques émanant des profondeurs du volcan. Ismaële contourna le lieu, par crainte, j'en suis sûr, de se montrer à eux. Malgré leur mode de vie primaire et leurs effrayantes croyances je pris plaisir à m'y attarder, en laissant s'impatienter mon gremlin de guide, pour consigner leurs légendes, qui rappelaient le mythe grec d'Héphaïstos, confectionneur des armes des dieux de l'Olympe, dans ses forges sous l'Etna.

En cette fin d'après midi du 27 juillet 1973 j'arpentais donc les coteaux escarpés du plus grand volcan d'Europe en compagnie d'un individu qui ne m'inspirait aucune confiance. Nous étions sensés rechercher la présence de craton en effectuant des forages multiples dans ce paysage d'apocalypse, mais l'entreprise, fondée sur les conjectures incertaines déduites de la substance d'une machine invraisemblable, promettait peu de résultats. Le craton émet généralement des gaz putrides caractéristiques mais nous n'en sentions pas l'odeur.

Une vibration fit soudain trembler mon sac à dos. Ismaele me jeta un regard où perçait l'avidité. Je ne lui avais encore jamais dévoilé l'œuf de pierre mais je du m'y résoudre, car le tremblement, de plus en plus intense, provenait de toute évidence de celui-ci.

La mécanique que j'extirpais de mon sac luisait d'une luminescence émeraude et se mit bientôt à émettre, en bourdonnant, une fumée verdâtre. J'y reconnus le même nuage méphitique qui empuantissait l'appartement du Professeur Kühn. J'enfilais mes gants isothermes et je saisi précautionneusement l'appareil palpitant.

M'observant voracement Ismaele, rompit son silence et m'interrogea, d'un ton manifestement hypocrite, sur la signification du phénomène ; je ne doutais pas que sous son air innocent il en savait plus que moi et préparait une imminente trahison.

J'objectais de mon ignorance, sur quoi il me fit remarquer, toujours sur un ton faussement candide, que la vibration de l'objet s'intensifiait lorsqu'on le tournait vers le nord, en direction du cratère.

Nous avions prévu de regagner un refuge avant la tombée de la nuit, dans un lieu nommé la Tour du Philosophe, en mémoire d'Empédocle, penseur grec du V<sup>e</sup> siècle av. J.C qui se serait jeté dans le volcan et dont on aurait juste retrouvé une sandale de bronze.

Mais la curiosité nous poussa à suivre l'orientation indiquée et à gravir la pente abrupte pratiquement en ligne droite jusqu'au sommet. Ismaele grimpait en sautillant d'impatience, sans s'essouffler, malgré la raréfaction de l'air à cette altitude de plus de 3000 mètres, ni sembler incommodé par la fatigue et la chaleur infernale.

Arrivé en haut il me lança des encouragements en agitant les bras, sa grotesque silhouette se découpant sur le ciel écarlate. J'avançais difficilement, trempé de sueur et suffoquant, portant serré contre moi l'œuf toujours frémissant et parvins enfin sur la crête de la Voragine, l'un des quatre cratères sommitaux, qui s'étendait sur 300 mètres et dont le cœur ardent rougeoyait loin en contrebas. Il était 9h20 du soir et le soleil se couchait sur la Méditerranée.

Je passais devant, en me fiant aveuglément aux pulsations, et nous descendîmes par un escalier de lave sinueux jusqu'au fond du cratère, tapissé de roches "refroidies" qui laissaient entrevoir par d'innombrables fissures la lave encore en fusion dont l'odeur de soufre empoisonna mes bronches. Nous marchâmes à la lueur de ce feu de Vulcain sur ce plancher frêle et mouvant, au milieu des geysers et des cascades bouillonnantes de lave.

Soudainement le lac de feu nous apparut au détour d'un cône de braises et je dus masquer mes yeux, pourtant déjà protégés par ma combinaison thermique, le temps de les adapter à la luminosité brûlante.

Le volcan se dévoilait à nous dans toute son écrasante puissance ; entre ses vertigineuses falaises de roches noires, il crachait et grondait sa fureur cyclopéenne, roulant et retournant la roche en fusion et projetait des vagues ardentes, au rouge-orangé d'une intensité inouïe, qui se fracassaient contre les récifs, s'élevaient par dessus nos têtes, puis rejoignaient dans un ressac le chaudron enflammé. La fumée, omniprésente, sortait de mille fissures et montait cacher le ciel nocturne.

L'enregistreur sifflait et hurlait maintenant presque aussi fort que la nature déchaînée qui nous entourait, m'obligeant à le déposer, pas loin de la berge du lac de magma.

La bande sonore du concert se mit en route et la voix puissante de Klaus Blasquiz entonna "Kobaya".

Les événements que je relate à partir d'ici susciteront indignation et incrédulité. Les gens charitables m'accorderont une imagination vivace et attrayante, puis oublieront rapidement l'inoffensif conteur que je suis, pour retourner à des affaires plus sérieuses. Les autres

voudront m'enfermer. Des années plus tard, je me surprend moi-même à espérer encore que cette folie n'aie été qu'un rêve, malgré les preuves entre mes mains.

Ismaele et moi regardions la machine donner naissance, par une ouverture jusqu'alors invisible, à de myriades d'étincelles voltigeantes. Ces particules lumineuses semblaient douées d'une vie propre, comme une colonie de minuscules insectes intelligents, qui s'amalgamèrent pour former un énorme oiseau de feu ; un Cygne flamboyant, de la taille d'une calèche, qui attendit sagement sur la berge notre embarquement pour la traversée du bassin en flamme.

Je jetais un œil à l'avorton ; il me rendit un sourire narquois qui me décida à en finir avec tout ces mystères. Je l'interrogeais de but en blanc sur ce qu'il savait. « Un peu de patience, les réponses approchent... grimpez sur l'oiseau et vous saurez ! » siffla-t-il.

Je m'approchais avec précaution de cette sorcellerie et constatais la douceur des plumes de feu du cygnes ; il émanait du volatile magique une harmonie qui inspirait confiance. L' "animal" me donna son accord d'un hochement de tête et je le chevauchais.

Un instant plus tard le gnome sauta comme un crapaud à l'arrière, en emportant l'enregistreur avec lui. Le cygne se cabra d'horreur à son contact. Je m'accrochais de toute mes forces tandis qu'Ismaele injuriait et frappait l'oiseau qui se débattait avec un glaive ouvragé qu'il sortait de je ne sais où :

« Avance, sale bête, porte nous ! »

La créature dégoûtée reprit une attitude de docilité, pour m'éviter la chute, et nous mena à travers le lac en ondulant sur la roche en fusion. Le magnétophone diffusait toujours la voix de Blasquiz et le tonnerre des percussions de Vander.

Au son de la musique un porche de roc noir émergea de la lave, au milieu du lac.

Alors que nous en approchions des rythmes vinrent y répondre en écho, en provenance du portique. L'affreux Marsh coupa alors l'émetteur et se mit à enregistrer ces nouveaux sons, graves et profonds, évocateurs de forces sismiques et tectoniques.

Il jubilait : « Je les ai ! Je les ai ! Mes maîtres fouleront bientôt la Terre à nouveau ! Īa ! Īa ! Shub-Niggurath ! Yog-Sothoth ! Uaah Cthulhu wgah'n ! »

Pressentant qu'une terrible calamité résulterait des manigances du nabot je cherchais à lui arracher l'engin, mais ses mains squameuses s'y accrochaient solidement et notre position à cheval sur un cygne au dessus du magma bouillonnant n'arrangeait rien. Il découvrit des dents pointues et chercha à me mordre. Alors qu'il ouvrait grand sa gueule batracienne et gluante, je vis bouger quelque chose au fond de sa gorge, quelque chose qui me paralysa de terreur au point d'oblitérer tout les autres dangers.

Heureusement pour moi le cygne frappa d'un violent coup de bec mon adversaire et le projeta dans la fournaise. Alors je le vis utiliser ses derniers instants pour *nager* jusqu'au rivage le plus proche, portant à bout de bras l'œuf de pierre pour lui épargner le sort abominable qu'il subissait lui-même, et *ressortir* sur la berge, à l'état de squelette carbonisé, sans jambes.

Et pétrifier !

Mes yeux ne pouvaient quitter cette statue de chair devenant rocher, dont seule la mâchoire remuait encore, faisant émerger d'un goitre dégoulinant de graisses brûlées, *une mygale*, noire et poilue, qui emporta sur son dos l'enregistreur.

Hypnotisé par ce spectacle je ne regardais pas ma monture, et je m'aperçus trop tard qu'elle avait été mortellement blessée par le glaive revanchard de Marsh, que je reconnaissais désormais comme Seb Moite, le chanteur arachnophile, atrocement contrefait par plusieurs mois de possession démoniaque. Le cygne agonisant se laissait entraîner par le courant vers le porche, derrière lequel on entendait maintenant une cascade de lave qui grondait en tombant dans l'abîme. L'arcade grandissait à mon approche et je pu distinguer par delà, le ciel bleu cobalt d'un autre monde, encadré comme un tableau vivant à la perpendiculaire du lac, puis l'embarcation bascula. Mon hurlement accompagna le dernier chant du cygne et tout deux se fondirent dans la musique cosmique vers laquelle nous chutâmes interminablement.

\*

Je fus tiré de mon inconscience par les bruissements mélodieux de la flore caressée par la brise et j'ouvris les yeux sur un monde féérique. Étais-je mort ? Tombé au centre de la Terre, comme la durée de la chute le laissait supposer ? Avais-je voyagé à travers le temps pour revenir au crétaqué, dont la végétation typique m'entourait à perte de vue ? Ou encore, puisque ce ciel étoilé, au dessus de ma tête, m'était inconnu, avais-je franchis des années-lumières d'espace intersidéral jusqu'à une autre planète habitable ?

Je laissais ces questions existentielles de côté en voyant apparaître parmi les feuillages des dizaines de gueules reptiliennes. Je me cru à nouveau perdu, passé de Charybde en Scylla, mais ces petites créatures dinosauriennes s'avèrent pacifique et accueillantes.

Elles communiquaient entre elles par des glougloutements et des caquetages cliquetés, mais pouvaient, à l'aide des pointes qui hérissaient leurs crânes, transmettre des idées par télépathie. C'est ainsi qu'elle me mirent en confiance et me guidèrent à leur cité.

Bien sur tout cela n'est que le songe d'un fou ; comment pourrais-je évoquer la fabuleuse cité-machine d'Akobia sans douter de ma raison ? Quel homme sain d'esprit porterait en lui les souvenirs de ces tours si hautes qu'elles se perdaient dans les nues ? Qui garderait en mémoire ces bâtisses fluctuantes qui s'interpénétraient continuellement en une géométrie improbable, au rythme d'une musique stellaire omniprésente ? Qui se rappellerait avoir été conduit, par des lézards intelligents, à un barbu vêtu d'une toge bariolée, d'une ceinture d'or et d'une couronne delphique. Et seulement chaussé d'une sandale de bronze ?

Pourtant je me souviens très bien de son visage grave lorsqu'il me demanda dans un français impeccable :

« Vous venez de l'extérieur ? Vous n'auriez pas trouvé une chaussure par hasard ? Ça fait 2500 ans que je me promène à moitié pied-nu. »

Oui, qui repenserait à sa rencontre avec Empédocle ?

Sur les hauts remparts de la Cité-Machine d'Akobia le philosophe m'instruisit des mystères de l'Univers, entre deux vocalises kobayennes, qu'il mêlait de sa voix de stentor, à la sérénade générale qui semblait constituer la matière même de ce monde fantastique.

Je ne pouvais rien rétorquer à ses conceptions irrationnelles ; le moindre regard autour de nous m'en décourageait.

Faisant fi de toute les connaissances cartésiennes modernes, qu'il possédait toutefois sans que je puisse me l'expliquer, il m'apprit que derrière toutes choses était le Peuple d'Ork, qui est aux machines ce que les machines sont à l'homme, et que j'avais vu la manifestation de ces particules pensantes dans la formation de l'oiseau de feu.

Il me raconta la vie d'Ĕmēhtēht-Rê, le fils des étoiles qui donna le kobayen aux hommes et les mit en garde contre les horreurs extérieures, qui guettent dans les ténèbres inter-dimensionnelles la moindre faille qui leur permettrait de réintégrer la Terre pour s'en repaître.

Il me parla des puissants serviteurs de ces "Grands-Anciens" et des gardiens qui les combattent. Les premiers prenant des formes hideuses, tels les esclaves de Cthulhu, aux corps aquatiques, ou le Messager de ces dieux fous et malveillants ; Nyarlathotep, aux apparences innombrables. Les seconds, mages blancs ou spécialistes scientifiques de l'innommable, veillaient à la surveillance des interstices du continuum dimensionnel, en protégeant notamment les Partitions Pnakotiques.

Questionné sur la localisation de celles-ci, il m'offrit un sourire mystérieux et embrassa d'un geste tout ce qui nous entourait ; « Tu ne comprends toujours pas ? Nous sommes dedans !

-...Mais comment ? Je croyais qu'elles étaient gravées ?

- Elles le sont ! Gravées dans le cerveau reptilien de l'humanité ! Tout le monde en pressent en lui la présence mais certain plus que d'autres ; Jean-Sébastien Bach, Brahms ou Vander par exemple » conclut-il en manifestant une connaissance inexplicable du monde moderne extérieur.

Je repris : « Ainsi nous ne sommes pas dans le monde réel ?

- Au contraire, c'est ici le cœur du réel... le Choeur du Monde. Éternel et immuable. Du moins tant que les serviteurs des ténèbres n'en possèdent pas une copie.

Je dus répondre quelque chose comme : - Euh ... »

L'harmonie qui soutenait l'univers glissa soudain vers des notes malades et des irrégularités lépreuses. L'atmosphère tout entière se disloqua en intervalles non-tempérés, se fragmentant et révélant la superposition tuilé de sa composition, qui s'effritait tandis que commençait à s'élever une sirène stridente.

Le Peuple d'Ork, essence de toute forme et de tout mouvement, perdit subitement sa spontanéité et se mit à "marcher au pas" sur le palais, en se modelant en armée robotique aveugle et inconsciente. Empédocle m'interrogea avec horreur : « Qu'avez-vous fait pauvre fou ? »

Depuis la terrasse de la forteresse nous voyions la plaine se mouvoir ; pourriture grouillante, rouille grinçante, secousse sismique et jaillissement de tentacules géantes par les crevasses formées.

Le ciel nous tombait sur la tête. Et l'horreur allait s'étendre indéfiniment dans le monde extérieur si ce monde ci était vaincu.

« Vite, il reste un espoir ! Nous pouvons couper le mal à la racine »

*Je jette la fin de l'histoire sur le clavier aussi vite que je peux ; ils m'ont retrouvés ! Faites tourner sur internet ! Le monde doit savoir !*

Empédocle m'indiqua une issue pour accès direct au studio Milan, trois ans après l'escalade du volcan, alors que ma montre indiquait seulement une absence de quelques heures. Je repairais tout de suite l'œuf de pierre dont la bande tournait à coté du groupe Magma enregistrant *De Futura*.

Vite ! m'en suis emparé et je me suis enfui ;

Top était trop surpris pour me rattraper et j'ai pu cacher l'objet.

Ensuite capturé, interrogé, déclaré fou

Top obstiné

Quarante ans sont passés et j'ai commis l'erreur de déterrer l'œuf d sa cachette il me fallait certitude pour ma raison

à la porte ! pas jannick

mais les hommes en noirs ! Leur flash rouge !

*Vite j'appuie sur envoi*

Plage 7 ?

Je tiens à m'indigner contre l'acte de piratage que je viens de subir ; un hacker a visiblement usurpé mon identité pour publier ce ramassis de foutaise !

Que ce soit bien clair ; **je refuse que mon respectable nom soit associé de quelque manière que ce soit à ces inepties !**

A bon entendeur, salut.

Arthur Zahn  
7 mai 2013



